

Moral et discipline

Autor(en): **Bauer, E.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **87 (1942)**

Heft 6

PDF erstellt am: **27.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-342121>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

REVUE MILITAIRE SUISSE

Pour la Suisse : 1 an fr. 12.— ; 6 mois fr. 7.— 3 mois fr. 4.—	ABONNEMENT	Pour l'Étranger : 1 an fr. 15.— ; 6 mois fr. 9.— 3 mois fr. 5.—
---	-------------------	--

Prix du numéro : fr. 1.50.

DIRECTION, RÉDACTION ET ADMINISTRATION :
Avenue de la Gare 33, Lausanne Compte de chèques post. II. 5209

ANNONCES : Société de l'Annuaire Vaudois S. A. — Rue Neuve, 1 — Lausanne

Moral et discipline

Napoléon, auquel il faut toujours revenir, chiffrait de dix à un, dans une armée, le rapport du moral au physique. Evidemment, cet ensemble d'éléments de psychologie collective que l'on appelle communément le moral, ne comporte aucune appréciation quantitative. On dira qu'il est haut ou qu'il est mauvais ; qu'il est supérieur à celui de l'ennemi, ou qu'il est moins bon. D'autre part, il varie mystérieusement avec une déconcertante rapidité. Les fatigues, les pertes, les succès, les revers, l'action ou la carence du commandement, les questions de subsistance ou de cantonnement l'affectent en peu de jours d'une importante quantité positive ou négative. Il est soumis, enfin, à toutes sortes de « troublantes » extérieures à la vie de la troupe. Non seulement le moral de la population civile, les circonstances de la politique, les conditions de l'économie l'affectent grandement, mais encore

les jugements portés *a priori* par le soldat sur la valeur de l'adversaire. Telle armée en présence de telle autre se trouve en quelque sorte inhibée par un véritable complexe d'infériorité ; telle autre, tout au contraire, éprouve vis-à-vis de l'ennemi un sentiment de supériorité, lequel, justifié ou non, la rend capable d'exploits extraordinaires. Tels, par exemple, les Finlandais à l'égard des Russes, durant la campagne d'hiver de 1939.

Dans toute campagne, le rôle du moral est donc essentiel. Bien entendu, à l'intérieur de certaines limites matérielles et tactiques. Au cours des multiples campagnes de l'Afrique du Nord, par exemple, les Arabes, opposés aux Européens, leur ont toujours donné le spectacle d'un admirable mépris de la mort. Cela ne les a pas empêchés d'être subjugués par les Français, les Anglais, les Espagnols et les Italiens, car tout le courage du monde n'est pas capable de combler la lacune qui existe entre le fusil à pierre et le fusil à répétition ou entre le fusil à répétition et l'arme automatique. La campagne de 1940 ne pouvait que confirmer cette évidence élémentaire. Dans la forêt des Ardennes, on a vu des spahis charger à cheval les chars allemands et décharger leurs mousquetons dans les fentes de visée. Ces actions d'éclat égaleront, vis-à-vis de la postérité, les cavaliers de la 1^{re} brigade de Spahis aux admirables chasseurs d'Afrique qui, le 1^{er} septembre 1870, succombèrent quelques kilomètres plus au Sud, sous le commandement des Margueritte et des Galiffet. Elles ne pouvaient comporter un autre dénouement...

Il n'en reste pas moins vrai que, parmi les causes qui ont amené la destruction de l'armée française dans le court espace de quarante-cinq jours, la défaillance du moral doit être retenue parmi les plus importantes. Non pas que cette malheureuse armée, dans son ensemble, se soit mal battue, ou ne se soit pas battue du tout, comme l'ont répété quelques étourdis ou quelques ignorants, mais parce que entre Belfort et Dunkerque, le moral n'a pas été égal à lui-même dans toutes

les unités, et que les Allemands ont largement profité de ces inégalités, marquées par des défaillances locales, pour pousser de l'avant. La gloire des véritables combattants de l'Argonne, de Dunkerque, de la Somme et de l'Aisne est assez haute pour qu'elle puisse supporter une pareille étude critique, entreprise dans un esprit de pure objectivité historique. Et, très modeste spectateur de cette grande tragédie européenne, notre dessein n'est pas d'établir, en bombant le torse, des comparaisons avantageuses pour une armée qui n'a pas connu la terrible épreuve du feu. Il s'agit de savoir, afin de pourvoir.

* * *

Le moral d'une armée ne saurait que refléter le moral de la nation dont elle est issue et avec laquelle elle maintient un contact constant. Or, on ne calomnierait personne en écrivant que le courage de la nation française n'était pas en 1939, ce qu'il avait été en 1914, pour ne pas remonter plus haut. La carence des autorités, les tendances de l'enseignement à tous les degrés ne disposaient nullement à l'héroïsme le soldat-citoyen, arraché le 2 septembre à son bureau, à son champ ou à son atelier. Pendant vingt ans, on s'était complu à bafouer d'un bout à l'autre du territoire et par tous les moyens de propagande, l'esprit de sacrifice et de patriotisme. Pour ne citer qu'un seul exemple, parmi tant d'autres, nous rappellerons qu'à Lille, sur le monument commémorant le souvenir des soldats du Nord, tués à l'ennemi entre 1914 et 1918, la municipalité socialiste fit substituer à l'inscription : « Aux morts pour la patrie » le texte anodin : « Aux victimes de la guerre », comme s'il s'agissait des victimes d'une inondation ou d'une catastrophe de chemin de fer.

Assurément, l'ascension du national-socialisme, entre 1933 et 1939, avait eu pour répercussion le passage au patriotisme et au militarisme d'une quantité d'agitateurs des années précédentes. Mais leur conversion demeurait entachée d'un certain opportunisme ou d'une certaine idéologie qui n'avait

rien à voir avec un nationalisme raisonnable, et surtout il était impossible, en si peu de temps, de reforger un moral à la nation et de lui faire comprendre de nouveau, contrairement à ce qu'on lui avait enseigné et répété pendant vingt ans, que la patrie valait la peine d'être défendue.

Depuis le début du vingtième siècle, on avait braillé dans tous les meetings : « Crosse en l'air et rompons les rangs ! » et maintenant on répétait avec componction les admirables vers de Victor Hugo :

*Ceux qui pieusement sont morts pour la patrie
Ont droit qu'à leurs cercueils la foule vienne et prie.*

Il n'y a aucun miracle à ce que les « masses » se fussent trouvées complètement désorientées au moment du conflit, d'autant plus qu'on ne leur présentait rien de tangible, rien de réel, mais qu'on leur demandait de sacrifier leurs aises et leurs vies à un patriotisme purement occasionnel, et à la vengeance de ceux qui en Italie, en Allemagne, en Espagne n'avaient pas su défendre leur propre liberté. Après quoi on ne se cachait nullement que « l'Internationa-a-ale serait le genre humain ! »

Aussi bien, si le décret de mobilisation du 2 septembre 1939 fut accueilli dans des sentiments de résignation et de soumission, rien ne ressembla ce jour-là à l'enthousiasme patriotique que symbolise sur l'Arc de triomphe la sublime « Marseillaise » de Rude. Notons ici que, tandis que tous les milieux radicaux et socialistes passaient au patriotisme, le parti communiste, par une seconde volte-face, due au traité germano-soviétique du 23 août 1939, se rangeait, avec plus ou moins d'arrière-pensées lointaines, mais avec toute la puissance de ses organisations clandestines, dans le camp de l'ennemi. De là chez le combattant de 1940, électeur des journées historiques de juin 1936, un certain désarroi intellectuel et moral qui n'a pas laissé de se manifester dans les unités de réserves, issues de l'usine ou des labours, et beaucoup

moins bien encadrées, comme nous l'avons vu plus haut, que celles de 1914.

Relevons encore dans la population civile, chez les parents et chez les femmes du combattant, des sentiments qui ne rappelaient que de très loin le stoïcisme romain de la génération précédente. Celle de 1914 avait été élevée à l'école de l'Etat, d'où Dieu avait été proscrit dès l'époque déjà lointaine de Jules Ferry, mais non pas encore un certain patriotisme qui se réclamait des Jacobins. Un certain individualisme larmoyant, une superstition sentimentale de l'existence humaine, une manière de matérialisme humanitaire et le mépris affiché à l'endroit de tout héroïsme, voilà ce que la nouvelle génération avait puisé tant à l'école primaire, qu'au lycée ou à l'université. Les exemples de la politique contemporaine, les faits divers de la presse, la morale diffusée par l'écran ou par la radio, rien de tout cela n'était évidemment capable de redresser le moral faussé de la nation. Et trop souvent ces sentiments s'exprimaient dans les lettres que recevaient de chez eux les soldats français de la « drôle de guerre ». C'est ce que M. Paul Mousset, dans un livre amer qui résume admirablement ses expériences de la guerre¹, exprime si bien quand, à propos des femmes, il fait parler deux des sergents de ses pionniers : *A présent, elles disent aux gars à qui elles écrivent : « Planque-toi. Ne va pas jouer au héros. Il y aura toujours un imbécile pour le faire à ta place »*. D'où l'autre concluait avec beaucoup de bon sens : *Comment veux-tu qu'on n'ait pas le cafard, quand une femme vous écrit : « S'il t'arrivait la moindre des choses, je me tuerais. » ?*

Le tonus moral de la nation française n'était donc pas en 1939 ce qu'il avait été à l'époque de la Marne et de Verdun. Il n'y a aucun miracle à cela, étant donné l'œuvre accomplie par l'école et par la propagande humanitaire et pacifiste. Ajoutons encore que la France n'avait aucun outrage à

¹ MOUSSET, Paul : *Quand le temps travaillait pour nous*. — Paris, Grasset, 1942, 1 vol. in 8° ; p. 71.

venger. L'adversaire s'était toujours fort habilement gardé de toucher à son amour propre. Il lui avait simplement demandé de lui conserver la paix, tandis qu'il liquidait à son profit les questions d'Autriche, de Tchécoslovaquie et de Pologne. Le 2 septembre 1939, le peuple français prit les armes pour exécuter les engagements souscrits par son gouvernement. Avant le 15 mai 1940, c'est-à-dire avant l'arrivée des blindés allemands sur l'Oise, pas un instant, il n'a supposé que la patrie fût ou pût être en danger.

Il aurait appartenu, de toute évidence, au gouvernement de secouer cette mortelle apathie de l'opinion. Il n'en fit rien. Nous touchons ici au problème capital de la propagande, et le moins qu'on puisse dire quant à la propagande, dont M. Jean Giraudoux, écrivain distingué, assumait la direction sous les auspices de M. Edouard Daladier, c'est qu'elle manqua totalement son but, et qu'elle le manqua tant à l'intérieur qu'aux armées.

Ces invectives contre le régime que l'Allemagne s'était donné ; ces apologies du régime démocratique grâce auquel le soldat du front manquait trop souvent d'armes, de brodequins, de vêtements chauds et de couvertures ; ces homélies laïques et sentimentales, ce patriotisme idéologique et occasionnel qui laissait entendre que, la guerre finie et la victoire acquise, on n'aurait rien de plus pressé que de revenir aux mortelles utopies de Genève ; ces invocations à une humanité mythique, quand il aurait fallu invoquer la France seule, rien de tout cela n'était assurément capable de soulever le moral du combattant, ni celui de sa femme, ni celui de sa mère. Le soldat veut bien donner sa vie à son pays, il n'est pas disposé à la sacrifier à toutes sortes de mots en-*isme* et en-*ité*. Que l'on se souvienne des pauvretés alambiquées qui furent diffusées par la radio, le 31 décembre 1939. Est-ce ainsi que l'on parle à des hommes qui, dans des granges pleines de courants d'air, soufflent dans leurs doigts en descendant de faction ? Un vrai chef leur disait dans des circonstances

toutes semblables : *Soldats ! Vous êtes nus, mal nourris ; le gouvernement vous doit beaucoup, il ne peut rien vous donner. Votre patience, le courage que vous montrez au milieu de ces rochers sont admirables ; mais ils ne vous procurent aucune gloire ; aucun éclat ne rejaillit sur vous. Je veux vous conduire dans les plus fertiles plaines du monde. De riches provinces, de grandes villes seront en votre pouvoir. Vous y trouverez honneur, gloire, richesses. Soldats d'Italie, manquez-vous de courage et de constance ?*

Et non seulement cette propagande manqua son but, mais on peut affirmer qu'elle alla à fin contraire. Croyait-on exciter la volonté de combattre du soldat français en lui retraçant les souffrances du peuple d'Israël sous le régime national-socialiste ? Avec beaucoup d'habileté, Stuttgart et M. Paul Ferdonnet s'emparaient de ce thème pour démontrer au « poilu » qu'il se battait pour venger les Juifs. Insistait-on sur la puissance de la coalition occidentale ? La propagande allemande, par la radio, le tract ou la caricature, soutenait que le malheureux combattant de la Warndt et de la Blies souffrait et mourait dans les petits postes de la ligne Maginot, tandis que quelques rares Anglais sablaient le champagne dans tous les bars et les dancings de Lille, de Roubaix et de Tourcoing. Quant aux accusations portées contre la brutalité et la barbarie de l'adversaire, on peut soutenir, non sans vraisemblance, que, loin d'encourager le front, elles tournèrent à la confusion de ceux qui avaient cru habile de les répandre. A n'en pas douter, elles servirent surtout à semer la panique parmi les populations de la Belgique et du Nord de la France qui, se jetant affolées sur toutes les routes, contribuèrent beaucoup, en collaboration avec les *Stukas*, à faire échouer la manœuvre de redressement tentée à la onzième heure par la résolution imperturbable du général Weygand.

On portera le même jugement sur les innombrables articles que la Censure française laissa passer dans la grande presse, touchant le manque de cadres, la mauvaise qualité du matériel,

l'insuffisante instruction ou le moral chancelant de l'armée allemande. Bien entendu, ces reportages devaient relever la foi dans la victoire parmi les stratèges de brasserie, mais parmi les combattants du front qui en constataient tous les jours la légèreté et l'inexactitude, de pareilles campagnes ne pouvaient engendrer qu'un très dangereux scepticisme, pour ne pas dire plus. Le vrai fantassin, en effet, qui risque sa vie tous les jours, s'indigne d'ordinaire de ces légendes ignares lesquelles, en fin de compte, donnent au pays une image peu flatteuse de ses souffrances et de ses sacrifices.

Conscient de la grandeur et de la difficulté de sa tâche, le haut-commandement des armées françaises n'aurait pas dû attendre des mois pour mettre le holà à cette propagande inepte et dangereuse. Il lui eût appartenu, semble-t-il, de prendre la chose en mains et de parler à l'homme le langage viril et salubre de la vérité. Nous constatons qu'il n'en fit rien ou plutôt que s'il fit valoir ses représentations auprès du gouvernement, elles demeurèrent sans nul effet. Manque d'autorité ? Manque de psychologie ? Ce qui est sûr, c'est que le maréchal Pétain, dès sa nomination à la tête des armées françaises, fin-avril 1917, avait su faire entendre sa voix et imposer ses arguments.

* * *

Dans ce marasme de l'opinion et de la nation, il eût importé, tout au moins, que le commandement de l'armée s'imposât avec une énergie draconienne pour faire régner partout les principes d'une exacte discipline. Dans ce cas, nul doute que l'intelligence et la souplesse de la race n'eussent été capables d'un miraculeux redressement. Mais, au lieu de prendre immédiatement la voie d'une salutaire vigueur, on choisit bien plutôt celle de la flatterie et de la tolérance. Comme de juste, ce que nous en écrivons ne regarde ni les troupes de l'active, suffisamment encadrées par des officiers de carrière, ni surtout les troupes de la cavalerie, des chars ou des ouvrages

de la ligne Maginot qui paraissent avoir véritablement constitué une élite de l'élite. Mais ailleurs, le mal était profond et d'autant plus grave que, sur les 75 divisions d'infanterie engagées dans la bataille de France, 35 seulement appartenaient à l'armée active. Or, si les meilleurs éléments ne déchurent pas au cours des huit premiers mois de cette guerre, ce n'est pas pour dire que les moins bons aient fait quelques progrès sous le rapport de la discipline, de la ponctualité et de l'exactitude dans le service. La marge qui existait entre l'active et la réserve ne fut pas comblée, comme cela avait été le cas dans l'autre guerre.

Assurément, la majorité des commandants de troupes, à tous les échelons de la hiérarchie firent tout leur devoir et n'eurent, en toute conscience, aucun reproche à s'adresser le jour où retentit la voix fatidique du maréchal Pétain. Mais, somme toute, du haut en bas de l'armée de 1940 régnait un régime général de basse pression. Ceux qui faisaient bien, continuèrent ; quant aux autres, aux insuffisants, aux fatigués, aux sceptiques, aux arrivistes, ils ne furent ni relevés de leurs postes, ni mis au pas des meilleurs. En 1914, Joffre avait été surpris par la guerre avant d'avoir pu réaliser la ventilation des cadres qu'il méditait ; il lui fallut donc affronter le premier choc avec des commandants d'armée et de corps d'armée qui tous ne méritaient pas sa confiance. Le général Gamelin a eu devant lui plus de huit mois pour remettre chacun à sa vraie place et pourtant, le 10 mai 1940, on n'avait pas encore réussi à éliminer les non-valeurs, ni à pousser au rang qui convenait à leurs mérites éclatants, les Frère, les Olry, les Dentz, les de Lattre de Tassigny et tant d'autres que distingua le général Huntziger, après le désastre de juin et la signature de l'armistice.

Parmi les grands chefs qui furent limogés après la percée de la Meuse, d'aucuns furent bassement livrés à la vindicte publique par tel politicien affolé, mais chez d'autres, leur disgrâce ne fut que la juste sanction d'un certain vieillissement

du corps et de l'esprit. C'est un fait avéré que, dans la moyenne, les généraux français étaient plus âgés que leurs rivaux et que bien peu d'entre eux eussent été capables de traverser la Vistule à la nage, comme le fit, en septembre 1939, le maréchal von Reichenau. Or, bien plus encore que la précédente, la guerre actuelle use les nerfs, met à nu les faiblesses physiques, épuise les vieillards, quelles que soient leur énergie spirituelle et leur verdeur intellectuelle. D'où au bout de quatre ou cinq jours de veille et de bombardement aérien de véritables défaillances.

Au même titre, relevons l'erreur, renouvelée de 1914, qui consista à confier le commandement des divisions de réserve à des officiers-généraux qui avaient déjà dépassé la limite d'âge. Après les expériences de la Sambre et de la Marne, il eût semblé logique de confier à de jeunes chefs de valeur éprouvée ces grandes unités, qui, sans exception aucune, avaient besoin d'une énergique reprise en mains, avant de pouvoir être considérées comme des instruments de combat efficaces. On persévéra dans les errements de la génération précédente ; il ne pouvait en sortir que les résultats déjà observés, mais l'allure de la guerre moderne fit qu'on ne put pas les redresser.

Quant aux officiers, en général, oserons-nous écrire que certaines traditions pieusement héritées de la guerre de 1914 ne firent rien pour renforcer les liens sacrés de la subordination ? Une certaine familiarité dans les rapports de service, une espèce de trivialité héroïque, une bonne bourrade en place d'une sanction méritée, sont toutes choses, certes, que la troupe ne méprise pas chez un grand seigneur de guerre qu'elle a vu vingt fois, le stick sous le bras, franchir la parallèle de départ. Mais venant d'un officier qui n'a jamais vu le feu, ces manières manquent leur effet. Elles le manqueront aussi vis-à-vis de jeunes troupes qui n'ont pas encore subi la grande épreuve, alors qu'elles convenaient admirablement à l'égard des soldats chevronnés de 1918 qui avaient fait avec leurs

officiers trois ou quatre des grandes attaques de cette campagne. C'est ce que beaucoup d'anciens combattants paraissent avoir oublié, et le moins qu'on puisse dire, c'est que dans de nombreuses unités, à lire les récits des combattants, on tomba assez vite de la familiarité dans le laisser-aller.

Les Allemands attribuent une part importante de leur victoire à l'admirable qualité de leurs sous-officiers qui se sont montrés, tout à la fois, d'excellents instructeurs et de redoutables chefs de guerre. En France, en dépit d'efforts louables pour rehausser son prestige, il n'y a rien eu de comparable aux *Gefreiten*, *Obergefreiten*, *Feldweibel* et *Oberfeldweibel* de la Wehrmacht. Sergents ou maréchaux des logis pouvaient porter des tenues plus élégantes que celles de leurs hommes ; le plus souvent, faute de trouver de l'appui auprès de leurs chefs ou de l'autorité en eux-mêmes, ils ne se sont aucunement imposés à leur escouade ou à leur peloton. Au lieu de commander, on mendiait la soumission de ses subordonnés, comme le rapporte M. Georges R. Manue dans l'admirable petit volume qui synthétise ses expériences du 11^e Régiment Etranger ; on leur disait : « Faites-le ; vous n'êtes pas chic, c'est moi qui vais me faire attraper ». Et l'homme obéissait au sous-officier par esprit de bonne camaraderie beaucoup plus que pour rendre hommage à la discipline militaire.

Somme toute, le haut commandement français ne s'est jamais rendu compte de ce travail de désagrégation qui minait les parties les moins saines de l'armée, jusqu'à la mettre en état de moindre résistance. Au lieu d'agiter d'ambitieux desseins visant, qui la Finlande, qui la Norvège, qui les puits de pétrole de Bakou, c'est bien à se mettre en travers de ce lent glissement que le général Gamelin aurait dû consacrer toutes les ressources de son être. Ne lui a-t-on jamais signalé la tenue débraillée des permissionnaires à Paris et en province ? Lui a-t-on caché que bien souvent les hommes ne se souciaient plus de saluer les officiers ? Joffre et Pétain tenaient à ces détails dont l'accumulation, dans un sens ou dans un autre,

signifie victoire ou défaite. Ce qui est sûr, c'est que si le G. Q. G. se soucia jamais de redresser les formes extérieures de la discipline, ses tentatives n'eurent aucun succès.

Notons, à ce propos, la faiblesse de l'appareil judiciaire. Entre 1914 et 1918, il semble que les conseils de guerre de l'armée française, sans même parler des cours martiales, aient été souvent plus sévères que les tribunaux militaires allemands. Sous le commandement du maréchal Pétain, cette rigueur ne se relâcha pas. La politique de ce grand soldat consista à prévenir par des mesures appropriées le découragement ou le mécontentement de la troupe, nullement à soustraire les délinquants à une juste sanction ; aussi bien peut-on dire qu'en dépit d'une demi-douzaine d'erreurs trop humaines, la justice des conseils de guerre contribua utilement à la victoire. Sous l'effet des campagnes anti-militaristes de l'avant-guerre, les autorités politiques n'avaient pas craint d'émousser le fil de ce glaive redoutable et salutaire. On voulait assurer des garanties supplémentaires aux accusés, on les retira à l'armée, et le résultat ne se fit pas attendre. Dans un dossier de la justice militaire, on trouve la mention d'une peine de quatorze mois de prison infligée *avec sursis* par le Conseil de guerre de la x^e armée, pour injure et voie de fait à l'égard d'un supérieur ! Et cette peine dérisoire devait être communiquée à la troupe par la voie de l'ordre, afin que cet exemple pût profiter à chacun.

* * *

A l'exemple du maréchal Pétain, il semble que l'on ait fait de grands efforts au G. Q. G. de Vincennes pour adoucir les épreuves du combattant, en lui assurant une subsistance abondante et en lui offrant toutes sortes de distractions pour ses heures de loisir. Intention louable, certes, car l'ennui s'est toujours montré l'ennemi le plus perfide de la discipline, tandis que les insuffisances du ravitaillement réagissent très rapidement sur le moral du soldat. Il semble, toutefois, que

les réalisations n'aient pas toujours été à la hauteur de la conception très juste qui les avait inspirées. D'après les récits oraux et écrits des témoins de la « drôle de guerre », nous emportons bien plutôt la conviction que ni le moral ni la discipline ne trouvèrent leur compte à ces initiatives partant du meilleur esprit.

Prenons, pour commencer, la question du « pinard » auquel certains attribuaient, sans rire, la victoire de 1918. Encore une fois, nous ne voulons insulter personne, mais il est nécessaire d'écrire à ce propos que, comme dans notre armée, mais dans des proportions beaucoup plus graves et sans provoquer nulle réaction, l'ivrognerie a été une véritable plaie parmi les troupes du général Gamelin. Entre 1914 et 1939, l'alcoolisme avait fait, il faut bien le constater, des pas de géant parmi la population française, sans en excepter les classes et les provinces naguère encore les plus réfractaires à ce fléau. Lamentables progrès imputables au régime politique dont le bar, le café et l'estaminet constituaient les plus solides piliers. Le 2 septembre 1939, les témoins signalent dans tous les centres-mobilisateurs d'effroyables séries de cuites plus ou moins patriotiques... De ce côté là, il y aurait eu une œuvre urgente à accomplir, si l'on voulait avoir une armée saine. Là encore, on ne voit pas le résultat de ce qui fut tenté, mais ce qui est sûr, c'est que l'Intendance qui distribuait à l'homme une ration quotidienne d'un litre et demi de vin par jour ne facilitait pas la tâche du commandement. Car, à côté de l'Aramon national, il fallait encore ajouter les bouteilles de vin ou d'alcool que l'homme recevait de ses parents, et celles dont le comblait la générosité inconsidérée des civils parmi lesquels il cantonnait. Là comme ailleurs, on se gardera bien de généraliser, mais dans certaines unités mal tenues les scènes d'ivrognerie se répétèrent presque tous les jours de la « drôle de guerre ».

D'autre part, à côté de déficits trop certains dans l'armement, l'équipement et l'habillement, l'homme de troupe

constatait un peu partout un invraisemblable gaspillage. Assurément, il en profitait largement, mais encore son bon sens naturel, son esprit naturel d'économie et de bonne administration finissaient, à la longue, par se poser des questions troublantes : on manquait de chandails, de brodequins, voire même de capotes et de képis, mais l'intendance distribuait 400 gr. de viande par jour à chaque homme, et pour le réveillon de 1939, la munificence de M. Daladier permit d'offrir le champagne à toute l'armée française. Comme bien on pense, le moral n'y gagna rien.

Dans ces conditions, on conçoit sans peine que la tâche d'un capitaine qui voulait avoir à ses ordres une compagnie alerte, propre, ponctuelle, disciplinée, prête à tout, et non pas une bande de « pépères », ne fut pas des plus faciles. Dans les divisions actives, la chose était relativement aisée, car les hommes étaient plus jeunes, c'est-à-dire moins aptes à se poser certaines questions décourageantes, et mieux en mains, après une année, deux ans voire même trois ans de service, pour les disponibles qui avaient été rappelés dans leur unité par le décret de mars 1940. Mais quelles difficultés ne trouvèrent pas dans l'accomplissement de leur humble tâche quotidienne, ces commandants de réservistes, de pionniers ou de mitrailleurs de la D.A.T., dont les soldats, après huit mois de guerre, n'avaient pas encore reçu, et pour cause, tout l'équipement réglementaire ! Croit-on qu'il ait été facile aux capitaines de la réserve d'insuffler l'esprit militaire à ces hommes que nous avons vu passer la frontière suisse, vêtus de vieux uniformes bleu-horizon rapiécés et même de culottes de velours ? Louvois et Napoléon s'étaient efforcés, de toute leur énergie prévoyante, à donner la tenue et l'organisation militaires à tous ces services de l'arrière de la vieille armée monarchique, dont l'indiscipline et l'inexactitude avaient perdu tant de batailles, alors que les conducteurs de l'artillerie, loués par un fermier au Roi Très Chrétien, s'enfuyaient misérablement, après avoir coupé les traits de leurs chevaux. Ici tout se passa, comme si l'on

avait voulu ravalier les vieilles classes qui avaient fait Verdun et la Somme à la triste condition des « goujats » de l'ancien régime. On toléra les causes. On dut subir les conséquences ; et c'est ainsi, comme le signale durement M. Georges R. Manue, que l'on se mit à rencontrer à *Marseille*, à *Lyon*, à *Agen*, des soldats mis comme des clochards, sales à faire peur et fort contents d'eux-mêmes ¹.

Quant aux œuvres paramilitaires de l'armée, aux jardins potagers, à l'élevage du gros et du petit bétail, aux séances de théâtre et de cinéma, aux matches de football et même aux nombreux foyers du soldat qui furent installés derrière les lignes, on peut dire que partant des plus louables et des plus généreuses intentions, ces institutions, qui, en d'autres circonstances, auraient pu rendre d'éminents services au commandement, ne contribuèrent nullement à relever le moral de la troupe, là où il était bas, là, principalement, où l'homme, il faut bien l'écrire, croupissait, en proie au cafard, dans une inactivité décourageante.

Que l'on ait cherché, dans de saines proportions, à délasser et à distraire le soldat, et à améliorer les rudes conditions de son existence quotidienne, il n'y a rien à dire à cela, et nul doute que toutes ces œuvres auraient pu être poussées encore beaucoup plus loin. Il est clair, en effet, que, trop souvent cantonné à la diable dans des granges mal closes des Ardennes et du Nord, le combattant français a beaucoup plus souffert du froid et aussi de l'ennui que son adversaire allemand dont le chef se souvenait encore des souffrances endurées, pendant le premier hiver de l'autre guerre, par un modeste appointé bavarois. Reste, toutefois, qu'à ces allègements si désirables aurait dû correspondre une discipline de fer que personne ne s'est soucié de faire régner dans l'armée française.

Et surtout, on nous accordera facilement qu'il n'est pas d'une saine psychologie, ni civile ni militaire, d'arracher un

¹ MANUE, Georges R. : Sous la grenade à sept flammes. — Paris, *Sequana*, 1942, un vol. in 8° ; p. 64.

brave réserviste marié et père de famille à son Plougastel ou à son Castelnaudary natal pour lui offrir, sous l'uniforme du gouvernement, des séances de cinéma ou des matches de football à Trélon, à Avesnes, à Inor et autres lieux de la frontière du Nord-Est.

L'homme, en effet, accepte tous les sacrifices qu'on lui réclame, à commencer par celui de son existence, mais il les accepte en considération du salut de la patrie. Or, confusément, beaucoup de soldats français sentaient bien que le salut du pays ne trouvait pas son compte dans l'activité relâchée qui était, trop souvent, l'ordre du jour de sa compagnie. Au lieu d'exercices de combat et d'exercices de tir, répétés, variés, progressifs, qui eussent rafraîchi ses connaissances militaires et stimulé son sentiment inné de guerrier et de chasseur, on ne lui offrait, dans la plupart des secteurs de la frontière franco-belge, que de vagues séances de fortification où l'on creusait un trou pour l'abandonner le surlendemain par ordre supérieur. D'autre part, si l'on en croit des témoins dignes de foi, les chantiers n'étaient pas rares, que l'on devait quitter au bout de quelques heures pour s'en retourner au cantonnement, faute de compresseurs, de bétonnières, de ciment, de gravier, de sable et d'outils.

Que les jeunes gens de l'active, qui n'avaient laissé derrière eux ni famille ni métier, se soient accommodés de cette situation, on n'y trouve aucune raison de surprise, mais il était fatal que leurs aînés sentissent se glisser dans leurs moelles le souffle malsain du scepticisme ; ils voyaient sous leurs yeux se justifier la triste vérité du dicton militaire : *dans l'armée ni travail, ni loisir ; on n'y fait rien, mais on le fait tôt*¹. Et beaucoup de se dire qu'à ce taux-là, il eût été plus intelligent de les laisser derrière leurs charrues ou au milieu de leurs ceps.

* * *

¹ PROUSSET, Paul, *op. cit.* p. 68.

Enfin ce qui mit le comble, au moment de l'attaque, à la crise morale que traversaient de nombreuses unités de l'armée française, faiblement commandées, ce fut assurément la révélation inopinée de l'énorme supériorité matérielle et numérique des Allemands.

Certes, dès les premiers jours de septembre 1939, la troupe et les cadres purent toucher du doigt la totale insuffisance des stocks d'armement, d'équipement et d'habillement ; néanmoins, dans l'ensemble de l'armée, on ne tira de ces exemples que l'on croyait particuliers, aucune conclusion générale. On pensait que les autres étaient mieux lotis, et chacun vivait sous l'impression du fameux slogan, lancé par M. Paul Reynaud, « nous vaincrons, parce que nous sommes les plus forts ». Si l'on ne voyait au front ni chars, ni avions, tout le monde pensait, et les officiers en tête, que le haut commandement avait de bonnes raisons, avant le grand coup qui viendrait tôt ou tard, de maintenir en réserve ces précieux moyens de combat.

Pourtant le combattant de la Warndt, de la Blies et des petites affaires de patrouilles de l'hiver 1939/40 put s'apercevoir, malgré tout ce qu'on lui avait raconté, qu'il était, somme toute, moins bien équipé que son adversaire. Il ployait sous le sac, l'Allemand marchait, quand il n'était pas transporté en camions, sans autre charge que celle de ses armes, de ses munitions, de ses grenades, de ses musettes et de son masque à gaz. A son Lebel démodé, l'ennemi répondait à courte distance par des salves serrées d'innombrables mitraillettes. Sur les morts allemands et sur les prisonniers, le soldat français trouvait toutes sortes d'objets d'équipement qui lui faisaient cruellement défaut : des lampes électriques (avec piles), des pastilles lumineuses, des pèlerines de toile huilée noire, des bottes de caoutchouc, etc. A l'expérience il s'apercevait que son adversaire n'était pas l'être veule qu'on lui représentait dans *Paris-Soir*, poussé malgré lui dans une guerre impopulaire, mais un soldat de grande classe, admirablement dressé et gonflé à bloc.

Puis, le 10 mai 1940, vint le grand coup et la révélation stupéfiante de la supériorité adverse. Le plus souvent, en France et en Angleterre, on avait réduit la future bataille à une alternative personnel-matériel. En quelques courtes heures de combat, le soldat français put constater qu'en plus d'une supériorité numérique fort appréciable, l'ennemi disposait encore de quantités de chars et d'avions auxquels on n'avait rien à opposer d'équivalent. Notons encore que les divisions de réserve de type B, qui étaient les moins bien entraînées physiquement et moralement, étaient aussi les moins bien équipées en engins anti-tanks et en moyens de D.C.A. Que l'on juge donc de l'effet de l'offensive mécanisée allemande, préparée et appuyée par des nuées de bombardiers en piqué, sur ces malheureux réservistes quasiment dépourvus, sur les bords de la Meuse, de tout moyen de défense efficace !

Or, si ces nouveaux moyens ont été plutôt moins meurtriers que les barrages d'artillerie et les tirs de mitrailleuse de la guerre précédente, leur effet moral sur la troupe a été infiniment plus considérable. C'est un fait qu'entre Huningue et la Mer du Nord, l'ensemble des armées françaises n'a pas perdu plus de 100 000 à 125 000 tués pour une campagne de 45 jours, ce qui correspond à une moyenne quotidienne de 2200 à 2800 hommes pour un effectif d'une centaine de divisions, en comprenant dans ce nombre, les divisions cuirassées, les divisions légères mécaniques et les divisions de cavalerie. Mais ces pertes relativement faibles n'expriment que très partiellement la terrible réalité du champ de bataille moderne. Les troupes bombardées par les *Stukas* tombaient littéralement dans l'atonie. Telle compagnie, à qui les bombes d'avions n'avaient tué que deux ou trois hommes, n'avait, plusieurs heures durant, que la moitié ou le quart de son effectif en état de combattre. Les détonations répétées des projectiles aériens à grande capacité d'explosif, agissant par leurs puissants effets de pression et de dépression sur le système nerveux, avaient réduit les autres à un état presque comateux.

Beaucoup d'hommes, selon le récit de témoins, demeureraient incapables de se relever, ayant perdu momentanément le sens de l'équilibre. Et que l'on songe aussi à tout ce fragile et multiple réseau des liaisons téléphoniques d'une seule division d'infanterie continuellement haché par les éclats et les déflagrations. L'aviation allemande, maîtresse absolue du ciel, neutralisait et isolait le combattant français ; elle compromettait, pour ne pas dire plus, l'exercice du commandement, brisait les liens tactiques des unités, tandis que les *Panzer* tronçonnaient les dispositifs défensifs, plus ou moins soigneusement aménagés...

Déconcerté, écrasé par l'aviation, attaqué de front et pris à revers par les blindés, le soldat français a constaté très vite que ce qu'on lui avait appris ne correspondait nullement aux nouvelles méthodes de combat. Là où il était mal commandé, il a perdu pied ; néanmoins les cas de paniques collectives sont peu nombreux, comme le montre le chiffre énorme des prisonniers faits par les Allemands ; compagnies, bataillons, régiments, divisions ont sombré en bloc dans ce grand naufrage, mais sans que se disloquassent, au cri de : sauve qui peut ! les liens de la hiérarchie. Sous le commandement de chefs ardents et prévoyants, les soldats des Giraud, des Blanchard, des Prioux, des Frère, des Touchon, des Laure ont déployé, tout au contraire, des prodiges de valeur et d'ingéniosité, et le maréchal von Reichenau leur rendait un hommage mérité quand, le 1^{er} juin 1940, il faisait défiler devant lui les débris de la garnison de Lille ¹. Encore aujourd'hui, beaucoup de combattants français des journées de mai et de juin n'ont pas d'autre vision de cette sombre épopée que celle de perpétuels décrochages, imposés par la supériorité de la manœuvre adverse, alors que chaque soir, à la nuit tombante, ils s'apprêtaient à bivouaquer sur la position qui, le matin même, avait été confiée à leur honneur et qu'ils

¹ LABUSQUIÈRE, Jean : *Vérité sur les combattants*. — Lyon, Lardanchet, 1941, 1 vol. in 8° ; p. 54.

avaient victorieusement défendue, des heures durant, contre un ennemi supérieur en nombre.

Car c'est un fait historique et presque paradoxal : à l'épreuve du combat et de la première défaite, le moral de l'armée française, qui le 9 mai, au soir, laissait beaucoup à désirer, s'était affermi dans une suprême convulsion de rage et de patriotisme. La première surprise ayant épuisé son effet psychologique, hommes et chefs partageaient tous l'impression qu'ils avaient été encore plus « bluffés » que battus, que la tactique de l'adversaire tenait plus de la manœuvre morale que de la manœuvre de force, et qu'on lui trouverait bien une parade efficace. *Tout le monde est gonflé à bloc comme on ne l'a jamais été*, écrivait un canonier à sa famille, et un autre : *En tout cas, on commence à avoir le sens de la tactique de leurs avions et on s'aperçoit que les effets sont surtout sur le moral, car il n'y a pas beaucoup de précision dans les tirs. Même son de cloche chez un troisième : les bombes allemandes, tombées tout près de moi, n'ont pas encore réussi à atteindre mon bon moral, et si on serre les fesses au moment où ça tombe, après le sourire revient.* Mais à l'époque de ces réflexions optimistes, les erreurs de manœuvre du général Gamelin et les défaillances de deux ou trois divisions de réserve type B, avaient déjà livré aux Allemands les passages de la Meuse ; le sort du Groupe des armées du Nord se trouvait scellé, et de la Manche à Longuyon, il ne restait au général Weygand que 27 divisions, dont beaucoup avait déjà combattu, pour défendre contre les Allemands un front de 350 km. Que les détachements blindés Hœppner, Hoth, Kleist et Guderian aient mis cinq jours, du 5 au 10 juin 1940, pour déchirer cette pure et simple toile d'araignée, baptisée « quadrillage », c'est tout à l'honneur du courage et du moral de leurs adversaires.

* * *

Ces constatations contredisent-elles ce que nous écrivions plus haut ? Nous ne le croyons pas, le moral étant, comme

nous le disions en commençant une quantité variable. Ce qui ressort de ceci, c'est que l'armée française de cette dernière guerre est sortie trop tard d'une véritable léthargie, pour pouvoir s'égaliser aux exploits de sa grande tradition. Pendant vingt ans, toutes les initiatives du pouvoir politique ont poussé l'armée française à la défaite. Pendant les huit mois de la « drôle de guerre », la carence totale du haut commandement a parachevé l'œuvre de la démagogie et de l'antimilitarisme. Et quand, à la voix du canon d'alarme, le soldat français a retrouvé sa grande âme de la Marne et de Verdun, l'heure du redressement était passée de quelques minutes à peine, mais irrémédiablement passée.

La manœuvre allemande, dont la force irrésistible reposait sur le fait qu'elle réunissait tous les atouts du moral et du matériel, avait déjà produit son plein effet. D'où cette conclusion valable pour toutes les armées du monde, sans en excepter aucune, c'est qu'à l'époque du char blindé et de l'avion de bombardement, il est vain de compter sur l'accoutumance du combattant. De deux choses l'une : l'on est prêt, matériellement, intellectuellement, moralement, physiquement, ou bien l'on est anéanti.

Capitaine E. BAUER.
